



**HAL**  
open science

## ”Schade”, le dernier mot de Paula Modersohn-Becker

Françoise Daviet-Taylor

► **To cite this version:**

Françoise Daviet-Taylor. ”Schade”, le dernier mot de Paula Modersohn-Becker. Les formes brèves au prisme de l’inachevé, , 2018. hal-02187043

**HAL Id: hal-02187043**

**<https://hal.science/hal-02187043>**

Submitted on 14 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Françoise DAVIET-TAYLOR

## « Schade », le dernier mot de Paula Modersohn-Becker

1. ... Du point de vue de la physique, il n'y a pas une telle chose que le présent, du point de vue psychologique, si<sup>1</sup>.

2. L'entrée du sens comme l'apparition d'une forme, ou l'inverse<sup>2</sup> ?

À partir du dernier mot que dira en mourant la jeune artiste peintre Paula Modersohn-Becker<sup>3</sup>, « Schade », « Dommage », qui exprime à lui seul le sentiment, la conscience qu'elle a, à cet instant-même, de l'inachevé, du temps « dérobé<sup>4</sup> », nous voulons remonter à ce qui se passe dans la conscience et dans la langue et qui aboutit linguistiquement à cette brève énonciation, « Schade ». Il faut donc remonter le fil, les étapes, les échelons de pensée tout d'abord et de langue ensuite qui en ont assuré la construction mentale (soit l'opération de saisie d'une totalité) – puis les opérations linguistiques qui l'ont traduite en langue (le prédicat « schade »), et enfin la saisie d'un entier de temps, d'un entier achevé considéré comme un virtuel non accompli, non achevé. Seront alors convoquées les représentations du temps depuis le présent de la pensée et du dire et les articulations qui en ont rendu possible la saisie intellectuelle qui en précède le dire.

Rappelons le cadre, la situation de l'artiste au moment où elle prononce ce « Schade ». Partie chercher à Paris l'espace propice, artistique pour développer son

---

<sup>1</sup> « Car sans cette origine dans l'acte de penser et de dire, il n'y aurait pas de temps. Le présent se rapporte à un acte, et non pas à ce qui serait le partage en deux parties égales entre le passé et le futur. », J.-M. ZEMB, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch. Comparaison de deux systèmes*, 1, Mannheim, Wien, Zürich, Bibliographisches Institut, Dudenverlag, 1978, p. 466.

<sup>2</sup> HANDKE, P., *Hier en chemin. Carnets, novembre 1987-juillet 1990*, traduit de l'allemand (Autriche) par O. Le Lay, Paris, Verdier, 2011, p. 402.

<sup>3</sup> Née en 1876 à Dresde, morte le 21 novembre 1907 à Worpswede, Paula Modersohn-Becker est l'une des représentantes les plus précoces de l'expressionnisme en Allemagne. Marie DARRIEUSSECQ est l'auteure de la première biographie en langue française (*Être ici est une splendeur. Vie de Paula M. Becker*, Paris, Éditions P.O.L, 2016). L'artiste a peint un portrait de Rilke (1906) d'une remarquable intensité ; Rilke lui achètera à Paris son premier tableau (*Nourrisson avec la main de sa mère*) et la célébrera dans son poème « Requiem pour une amie », R. M. RILKE, *Requiem*, Édition bilingue, trad. de J.-Y. Masson, Paris, Verdier, « Verdier Poche », 2007.

<sup>4</sup> Dérobé, au sens de volé. est à rapprocher de ravissement, de rapt, mot de même étymologie que le substantif « Raub » de l'allemand. Le substantif « Schaden », dont provient la forme adjectivale *schade*, signifie « dommage, préjudice, manque, détriment, perte ».

art, ses techniques – ce seront de brefs mois pendant lesquels elle rencontre et côtoie Picasso, Rilke, Rodin, visite le Louvre, suit des cours –, elle doit retourner à Worpswede, car son mari – peintre lui aussi, mais insensible à l'appel du bouillonnement artistique de Paris – est venu la chercher ; il veut qu'elle rentre, elle attendra un enfant et mourra peu de temps après, peu de jours après la naissance de sa fille. Paula avait goûté aux sèves multiples de l'art et de la vie artistique à Paris, y avait rencontré son destin, et acquis la certitude de son talent de peintre. Elle *savait* qu'elle avait un destin de peintre ; et le destin en décide autrement : « Schade » (Darrieussecq, *ibid.*, note 3).

Ce seul mot est apte à recueillir en son tout petit filet une totalité d'expériences, de sentiments et de savoirs ; il est d'une saisie englobante<sup>5</sup> de grande amplitude. En le disant, elle a conscience que son œuvre restera inachevée puisque le projet qu'elle conçoit comme un tout – ses projets, ses recherches déjà envisagées –, le tout de ce projet et des œuvres qui auraient pu, dû être réalisées ne le sera pas. Elle a accès à ce savoir-là, à cette intuition-là, dont le terme husserlien d'« intuition catégoriale » permet de rendre compte (comme nous le verrons).

Quant à l'énoncé lui-même, « Schade », disons (nous développons plus loin) que sa puissance, et l'implacable vérité qu'il exprime, s'explique par sa forme même – un prédicat qui porte, non pas sur tel ou tel particulier ou telle ou telle chose auxquels un « cela », « ce », « c' » aurait référé, en allemand un « das » ou un « es » –, mais sur le « tout » d'une situation particulière, ce tout extralinguistique qui embrasse toute sa vie jusque-là et qui échappe à toute délimitation. C'est à cette totalité que l'artiste pense quand elle lui prédique le mot « Schade » ; c'est cette totalité-là qui est « touchée » par la flèche de cet unique mot que lui décoche sa pensée, une fulgurance allégée à l'extrême de matière linguistique.

## **I. Conscience de l'inachevé**

### **I. 1 L'« inachevé » : de l'intuition catégoriale dans la saisie d'une « totalité non sensible »**

Pour que jaillissent en effet, à un moment donné, l'expérience, la conscience, la « notion<sup>6</sup> », le savoir<sup>7</sup> d'un « inachevé », et ensuite son dire, il faut que le sujet ait pu avoir une « perception d'une totalité », d'une « totalité de temps », qui implique qu'une totalité de temps ait eu lieu. Ce qui est en jeu ici, c'est cette capacité qui peut être rapprochée de ce qu'a défini E. Husserl par le terme d'« intuition catégoriale »

---

<sup>5</sup> Nous renvoyons aux notes de carnets de P. Handke, qui offrent un autre exemple de plénitude de la brièveté. Voir DAVIET-TAYLOR, F. « La plénitude du fragment : la forme de la note dans *Hier en chemin* de Peter Handke », F. Daviet-Taylor et L. Gourmelen (dir.), *Fragments. Entre brisure et création, Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire*, n° 38, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, p. 125-146.

<sup>6</sup> « Notion » : Connaissance immédiate, intuitive de quelque chose. Synon. conscience, idée (TLFI).

<sup>7</sup> Sur cette question de la connaissance et de l'intuition, nous renvoyons à l'ouvrage de J. GREISCH, *Ontologie et temporalité. Esquisse d'une interprétation intégrale de Sein und Zeit*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 1994, en particulier aux pages 51-61.

(Greisch, *op. cit.*, p. 56). L'intuition « catégoriale » est en effet une possibilité d'une perception non « sensible » (au sens kantien), et dont la forme catégoriale est une synthèse prédicative, comme celle éprouvée et construite quand on voit un chat sur un paillason, et qu'on pense et dit : « Le chat est sur le paillason ». Cette synthèse transcende la dissociation que serait le chat d'un côté, le paillason de l'autre (*loc. cit.*). S'opère là une synthèse prédicative d'un type nouveau, qui donne une forme à une perception non sensible à la stricte intuition sensible, laquelle ne voit que séparément le chat, et le paillason. L'affirmation de Husserl selon laquelle « tout change si l'on transgresse l'interdit kantien qui oblige de limiter l'intuition à la pure intuition sensible et si l'on admet la possibilité d'une perception non sensible, c'est-à-dire d'une intuition catégoriale » (*ibid.*, p. 56-57) permet ici d'éclairer ce qui permet ces deux opérations, celle de perception, du côté du sensible, et celle de production de langue, du côté de l'opération prédicative.

Poursuivons. Nous avons vu qu'une « perception d'une totalité » est possible, qu'elle peut être rapportée à l'intuition catégoriale husserlienne et à une synthèse prédicative. Cette intuition catégoriale peut à son tour être éclairée par l'idée de la « conscience donatrice », laquelle donne accès à « ce qu'on peut voir et saisir immédiatement, [et] qui est beaucoup plus vaste que ce que l'empirisme, qui restreint l'intuition à la simple intuition sensible, n'est prêt à admettre » (*ibid.*). Voici la définition du terme d'« intuition » donnée par Husserl :

C'est la « vision » (*Sehen*) *immédiate*, non pas uniquement la vision sensible, empirique, mais la *vision en général, en tant que conscience donatrice originaire sous toutes ses formes*, qui est l'ultime source de droit pour toute affirmation rationnelle<sup>8</sup>.

Avec ce concept élargi d'intuition, nous sommes passée de l'intuition sensible à l'« intuition catégoriale<sup>9</sup> », considérant ainsi que « même au niveau de nos actes perceptifs les plus élémentaires, nous avons toujours déjà affaire à une sensibilité *informée* par les actes catégoriaux » (*ibid.*, p. 52).

Continuons notre exploration chronogénétique des étapes de la construction de pensée et de langue à partir de notre exemple, « Schade ». Pour dire « Schade », il a fallu que **1**) Paula Modersohn ait eu conscience – fulgurance de pensée – de l'inachevé de sa vie, de son œuvre, ce qui suppose **2**) qu'elle ait pu « voir », « saisir en pensée » le « tout de sa vie » comme quelque chose qui aurait pu se réaliser, dans une œuvre achevée, entière, si le temps ne lui avait pas été retiré, ôté, d'où le *Schade* sur lequel s'achève sa vie. Elle a conscience d'une privation de temps, causée par sa mort subite, elle a la *vision* (intuition catégoriale) de ce « tout » d'une vie « complète » devenue impossible à réaliser, car impossible à poursuivre, et donc d'une œuvre conçue dans un projet comme à achever, et qui est brisée. L'intuition de

---

<sup>8</sup> GREISCH, *op. cit.*, p. 51 (avec renvoi à HUSSERL, E. *Ideen* I, § 19, p. 66). La citation respecte les italiques ainsi que les guillemets de l'original.

<sup>9</sup> Husserl en esquisse la théorie dans la 2<sup>e</sup> section de la sixième *Recherche logique*, GREISCH, *op. cit.*, p. 50-52.

l'achevé (conçu virtuellement) heurte le temps du réel et de sa loi, qui se dérobe à elle et en empêche une réalisation effective.

## I. 2. La conscience donatrice

Le dernier échelon de cette remontée dans la saisie, la prise<sup>10</sup> pensante de l'inachevé – avant de considérer ce qu'il en est de l'« inachevé » dans la langue et de son expression dans une construction linguistique – est l'interrogation du rapport à la signification de cette intuition catégoriale. Y a-t-il concurrence entre la signification (le langage) et l'intuition (la perception<sup>11</sup>) ? La question ne se pose plus en termes de concurrence et d'opposition dès lors qu'intervient, *précédant* l'opposition et ses deux termes, l'idée de « donation » : « la donation précède l'intuition et la signification<sup>12</sup> ». La donation permet ainsi de ne plus opposer, mais de concilier « la simple perception prélinguistique et le champ des expressions linguistiques » (*ibid.*). Elle est ce qui permet un élargissement de l'intuition :

Plus élargie que l'intuition, plus autonome que la signification, la donation donne le phénomène à travers elle, parce que de part en part, il lui revient de faire la donne de la chose en personne<sup>13</sup>.

## II. « Schade » : un cas d'une prédication précoce

Cette incursion en terre philosophique<sup>14</sup> nous a permis de remonter et d'éclairer la saisie du phénomène qu'est l'expérience de l'inachevé, son penser, et

---

<sup>10</sup> Rappelons que le mot de « concept » remonte à lat. *conceptus*, ce qui a été saisi, pris, ce que le terme allemand (« Begriff ») dit.

<sup>11</sup> GREISCH, *Ibid.*, p. 54.

<sup>12</sup> *Ibid.* L'auteur renvoie ici à J.-L. MARION, *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2015, p. 48-57.

<sup>13</sup> *Ibid.* Nous avons éclairé ce syntagme de « en personne », formulé par le théologien Tertullien au III<sup>e</sup> siècle pour distinguer, à tel passage de la Bible, qui parle, dans la personne trine, le Père, le Fils ou l'Esprit. Voir DAVIET-TAYLOR, F., « La personne, le nom et l'identité : questions, concepts et illustrations dans *Austerlitz* de W. G. Sebald », F. Daviet-Taylor et L. Gourmelen (dir.), *La personne et son nom*, Presses de l'Université d'Angers, 2008, p. 13-14.

<sup>14</sup> Quand les idées philosophiques de F. W. G. Schelling sur le temps et celles du linguiste Gustave Guillaume se rejoignent et se font écho, c'est une superbe confirmation de la compréhension des faits du monde. Voir DAVIET-TAYLOR, F., « L'incarnation du temps dans la chose et le verbe : F. W. J. Schelling et Gustave Guillaume », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 15, fascicule II, 1993, p. 125-136.

([http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel\\_07508069\\_1993\\_num\\_15\\_2\\_2379.pdf](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_07508069_1993_num_15_2_2379.pdf)) [consulté le 26 décembre 2018]. Nous renvoyons aussi à J.-M. Zemb dont les ouvrages n'ont cessé de faire dialoguer entre eux le grammairien, le logicien et le philosophe, et qui a marqué notre pensée. Voir DAVIET-TAYLOR, F., « À propos de *Non et non ou non ? Entretiens entre un philosophe, un grammairien et un logicien* de Jean-Marie Zemb », *Les Nouveaux Cahiers d'allemand*, n° 3, octobre 2007, p. 339-341 ([https://www.eila.univ-paris-diderot.fr/\\_media/recherche/clillac/ciel/seminaires/jurilinguistique\\_europeenne.pdf?id=recherche:clillac:ciel:seminaires:index&cache=cache](https://www.eila.univ-paris-diderot.fr/_media/recherche/clillac/ciel/seminaires/jurilinguistique_europeenne.pdf?id=recherche:clillac:ciel:seminaires:index&cache=cache)) [consulté le 26 décembre 2018] ; ainsi que DAVIET-TAYLOR F., « Le legs de Jean-Marie Zemb », *Notes et discussions, Société de Linguistique de Paris*,

nous poursuivons cette exploration des coulisses en considérant la forme linguistique qui dit cet inachevé, et la façon dont se construit cette forme. Pour éclairer ce qui se passe dans la langue *avant* que soit dit : « Schade », nous allons considérer la forme linguistique de ce jugement, porté par une structure impersonnelle averbale, et éclairer ainsi que nous l'avons fait en première partie quant à l'intuition catégoriale, ce qu'il en est de cette forme linguistique et de sa genèse architecturale.

« Schade, es ist schade » (« Dommage, c'est dommage »), est un exemple de structure impersonnelle, qui est en fait une structure « imparticulière<sup>15</sup> » au sens où les catégories y sont en attente de détermination particulière. Dans cette structure imparticulière, la structure prédicative s'établit au stade précoce de la prédication, c'est-à-dire sur la position la plus précoce du parcours prédicationnel, dont nous avons démontré la qualité de continuum. À ce stade, les qualités propres de cette structure ont bien le caractère d'« indéterminé », et les catégories constitutives de la prédication – en particulier celles de la personne et de la diathèse – portent ce trait de l'indétermination.

Le poème « Conversation<sup>16</sup> » de Jean Tardieu éclaire magnifiquement le parcours de la langue tissant ensemble les deux techniques – et les deux visées –, structure impersonnelle et globalité d'un côté, structure personnelle et pluralité, de l'autre. La globalité du « ça » dans la question d'ouverture « Comment ça va sur la terre ? » permet d'englober une pluralité généralisante, l'entier du monde, avant de descendre dans la pluralité des particuliers – « Les petits chiens sont-ils prospères ? Et les nuages ? Et les volcans ? Et les fleuves ? Et le temps ? Et votre âme ? ». C'est ainsi que la structure impersonnelle présente elle aussi des affinités avec les notions d'entier et de clos<sup>17</sup>, notions que nous retrouvons ici, avec la synthèse prédicative. Ce rapprochement de la synthèse prédicative de l'intuition catégoriale, d'une part, de la structure imparticulière, de l'autre, révèle l'étendue des phénomènes que ces notions de clos et d'entier recouvrent.

---

fascicule 1, 2008, p. 431-434 ([http://poj.peeters-leuven.be/content.php?url=article&id=2033500&journal\\_...](http://poj.peeters-leuven.be/content.php?url=article&id=2033500&journal_...))

<sup>15</sup> Le terme est de Gustave Guillaume. Nous l'avons exposé dans DAVIET-TAYLOR, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor et D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 53-63.

<sup>16</sup> « Nous descendons de l'entier du « ça » – Comment ça va sur la terre ? – à la pluralité des petits chiens, des nuages, des volcans, cette pluralité étant accompagnée par la détermination (« les petits chiens », c.-à-d. *tous* les petits chiens, *l'ensemble* des petits chiens, « les nuages » c.-à-d. *tous* les nuages, *l'ensemble* des nuages), puis nous remontons, dans chacune des réponses au « ça » de « ça flotte », « ça mijote », « ça se déroule », c'est-à-dire à une singularité neutre qui permet d'englober la pluralité et de la transcender », DAVIET-TAYLOR, F., *ibid.* TARDIEU, J. « Conversation », *Le fleuve caché*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2002, p. 122-123.

<sup>17</sup> Elles parcourent ainsi tous les champs du sens, la sémantique de lexèmes ; le mot « événement » en est ainsi un exemple. Voir DAVIET-TAYLOR, F., « L'événement : une globalité saisie », F. Daviet-Taylor (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 13-23.

## II. 1 L'inachevé et le temps

La conscience d'inachevé du « Schade<sup>18</sup> », dont nous avons exposé les caractéristiques de la structure prédicative qui la dit – un emploi prédicatif absolu d'une forme adverbialisée, laquelle exprime, par la force de son jugement catégorique, la puissance du « résultat » asserté. Il reste à considérer ce qu'il en est du temps dans cette conscience de l'inachevé d'une part, et d'autre part dans son expression linguistique, la forme participiale privative « in-achevé ».

Que le temps s'origine dans la conscience humaine<sup>19</sup>, et que nous ayons conscience du temps, c'est ce qui nous permet de concevoir l'idée d'inachevé.

Le sentiment d'inachevé est d'autre part produit et construit dans la « conscience du temps », une donnée de la conscience d'un sujet, d'une personne. Pour éclairer ces niveaux d'élaboration et des opérations en jeu dans cette construction linguistique, nous allons à présent étudier ce qu'il en est de la « représentation » du temps qu'a le sujet et ce qu'il en est de l'aspect « accompli » convoqué par le morphème participial d'« achevé<sup>20</sup> ». Le caractère « privatif » de la négation est bien sûr fondamental dans la signification du mot « inachevé » et sera abordé également.

## II. 2. L'expression de l'inachevé

Nous avons considéré plus haut ce qu'il en est de l'« intuition », de la saisie dans une conscience d'une intuition, d'un sentiment d'inachevé, et cela en amont du mot « inachevé », de sa forme de langue, une forme participiale nominalisée. Nous avons considéré l'intuition de l'inachevé à la source du « schade » de Paula Modersohn-Becker. Comment la conscience temporelle de l'inachevé s'élabore-t-elle dans l'intellect ? Et quels outils la langue lui offre-t-elle pour le dire ?

---

<sup>18</sup> Dommage : « Ce qui résulte d'une action qui nuit » –, et survient avec ou sans (ellipse, alors) le verbe être (*TLFI*).

<sup>19</sup> « Car sans cette origine dans l'acte de penser et de dire, il n'y aurait pas de temps. Le présent se rapporte à un acte, et non pas à ce qui serait le partage en deux parties égales entre le passé et le futur. », J.-M. ZEMB, *Vergleichende Grammatik Französisch-Deutsch. Comparaison de deux systèmes*, 1, Mannheim, Wien, Zürich, Bibliographisches Institut, Dudenverlag, 1978, p. 466.

<sup>20</sup> L'aspect, l'une des catégories du verbe, a été au centre de nos recherches, puisqu'il intervient dans les formes périphrastiques du parfait auxquelles nous avons consacré de nombreux travaux. Citons DAVIET-TAYLOR, F., « La question de *Sein* et de *Haben* dans le parfait actif allemand : esquisse d'une méthodologie », *Verbum*, tome IX, fascicule 3, 1986, p. 341-350 ; DAVIET-TAYLOR, F., « À propos de la construction impersonnelle en allemand et de son parfait », E. Faucher, Fr. Hartweg, J. Janitza (dir.), *Sens et Être : Mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb*, Nancy, Presses de l'Université de Nancy, 1989, p. 49-59. Nous avons dégagé que cette catégorie s'établit sur un continuum, et qu'elle n'est pas restreinte au seul verbe. Voir DAVIET-TAYLOR, F., « La particule gotique *ga-* : de l'espace à l'aspect et de l'aspect à la fonction jonctive », *Verbum* XXII, n° 4, 2000, p. 441-451 ; ainsi que « La particule gotique *ga-* et ses systèmes logiques de connexion dans l'espace et le temps : un exemple de saisie d'«entiers» », C. Douay (dir), *Système et chronologie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 109-128.

Nous avons vu que l'intuition catégoriale « est donatrice », « donne », permet la saisie non sensible d'une totalité par une conscience – « Le chat est sur le paillason ». Nous nous intéressons maintenant à la saisie par cette même conscience de quelque chose qui est le résultat présent d'une antériorité passée.

Nous allons observer ce qu'il en est de la saisie du temps depuis cette conscience, depuis son présent « obligé », imposé par l'opération même de penser, comme celle de dire, depuis l'actualité du dire<sup>21</sup>.

La pensée engage des opérations de saisie dans le monde à partir d'une conscience, elle-même partie du monde. Une saisie est opérée, elle est première, au service d'une visée, et prendra forme dans une construction de nature linguistique propre à construire un sens et à être communiqué. L'opération linguistique, avec ses opérations propres, achèvera ce parcours qui va de la pensée, d'une saisie du monde, d'une intuition, à sa mise en forme – une transcription, une traduction – en langue qui passe par une construction d'ordre syntaxique, une formulation dans une forme opérée.

Quand survient donc l'idée d'inachevé ?

### **II. 3 L'« inachevé » par l'inaccomplissement du principe créateur**

Il y a l'inachevé des œuvres, le facteur souvent responsable étant le temps objectif, le temps du monde, le temps ayant manqué pour que l'aboutissement ait lieu, que l'œuvre accomplie advienne. La *Genèse* offre l'exemple par excellence de l'accomplissement d'une œuvre, la Création, à laquelle le temps *n'a pas* manqué ; la création est achevée le sixième jour, il lui faut alors être « jugée bonne », et le septième jour fournit ce temps nécessaire : la Création achevée est « bien faite<sup>22</sup> ».

Sont entrées ainsi dans l'histoire artistique des œuvres inachevées, le *Requiem* de Mozart, *La symphonie inachevée* (La Symphonie n° 8) de Franz Schubert, ou *L'homme sans qualités* de Musil....

Inachevé correspond ici à l'observation factuelle du caractère inabouti de l'œuvre, qui appelle à être complétée, car perçue comme inachevée, et donc imparfaite. « Encore du temps », c'est ce que l'artiste suisse Aimé Pache ressent : « la peindre encore, comme une fois déjà, en plus grand seulement, et en plus achevé<sup>23</sup>. »

Pour parvenir à l'accomplissement, à ce qui ne doit plus être augmenté, il faut que la volonté de l'artiste et le bon vouloir du temps collaborent. Il faut que l'*aion*, le

---

<sup>21</sup> L'énonciation est un acte depuis le présent du dire (moi-ici-maintenant), et son produit est une phrase abstraite actualisée, voir C. KERBRAT-ORRECHIONI, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin, 2002, p. 32 ; et Benveniste, E., « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages*, n° 17, 1970, p. 14 : « Le présent est proprement la source du temps. Il est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible, car l'homme ne dispose d'aucun autre moyen de vivre le « maintenant » et de le faire actuel que de le réaliser par l'insertion du discours dans le monde ».

<sup>22</sup> La Bible, traduction œcuménique, Paris, Villiers-le-Bel, Les Éditions du Cerf, Société biblique française, 1988.

<sup>23</sup> RAMUZ, Ch.-F., *Aimé Pache, peintre vaudois*, 1911, p. 195 (TLFi).



« principe éternel de la création<sup>24</sup> » soit au rendez-vous, et offre la force vitale du temps à qui en a besoin. *Schade* dit la négation privative de l'*aion*.

L'œuvre n'aura pas été conduite à son terme, ne connaîtra pas son entéléchie<sup>25</sup>, son principe créateur s'étant trouvé empêché d'aboutir à son « accomplissement ».

#### II. 4 La privation de la possibilité du temps à venir

L'« inaccomplissement » du principe créateur est responsable de l'état d'« inachevé », que celui-ci soit d'ordre naturel et imprévisible, ou d'ordre personnel. Dans l'exemple du peintre suisse, le non-désir de peindre encore, et la satisfaction de l'état obtenu interrompent – c'est sa décision – le principe créateur. Dans le cas de Modersohn-Becker, c'est la mort subite qui en décide ainsi. Pour elle, le désir de poursuivre son œuvre – et sa vie – est brusquement révoqué, anéanti, vain ; aucun supplément de temps ne lui est accordé<sup>26</sup>.

Là où le premier artiste, Pache, en quelque sorte ferme volontairement la parenthèse du temps, Modersohn-Becker, elle, se représente la béance temporelle du temps à venir, qui ne lui est pas accordé ; elle est dans la perspective de l'attente, là où lui était dans la satisfaction de l'accompli.

Nous espérons avoir en partie éclairé cet « objet » qu'est l'absence de temps, cette « totalité non sensible » que l'intention catégoriale permet de saisir en pensée par l'intention catégoriale, et qui se traduit pour celui qui opère cette saisie par le sentiment de privation, l'attente, le désir enregistrant l'impossibilité d'un supplément de temps.

Cette amputation de temps que la tension de l'esprit enregistre, dans une fulgurance<sup>27</sup> de pensée, dans le présent de la conscience qui saisit l'arrêt du temps à venir, et dont il interprète la conséquence – celle de privation des possibles pour l'œuvre à venir –, la langue va l'exprimer, le dire avec le mot *schade*.

#### Conclusion

Nous avons tenté d'éclairer les opérations qui se produisent dans l'esprit et la conscience de Modersohn-Becker avant qu'elle ne prononce cette ultime parole, ce mot de *schade*, en mourant. De précieux concepts ont permis d'approcher cette remontée le long du parcours qui va de l'expérience et de la conscience de

---

<sup>24</sup> MALDINEY, H., *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Paris, Éditions du Cerf, 2012, p. 14.

<sup>25</sup> « Entéléchie » est le nom donné par Aristote au « principe créateur de l'être, ainsi défini : principe créateur de l'être, par lequel l'être trouve sa perfection en passant de la puissance à l'acte » (et par métonymie, l'être lui-même en tant que réel et source d'action) », COUSIN, V., *Histoire générale de la philosophie*, 1861, p. 158). Pour Aristote, Dieu est une entéléchie, « un être ayant en soi sa fin et sa perfection ».

<sup>26</sup> Au *Schade* de Modersohn-Becker, on pourrait opposer le « Ich habe genug » (« Je suis comblé ») de J. S. Bach, qui considère que son existence terrestre est accomplie, qu'il n'est pas nécessaire de demander à Dieu un supplément de temps.

<sup>27</sup> Pour le phénomène de la fulgurance, voir notre contribution, DAVIET-TAYLOR, F., « Fulgurance des paroles et jaillissement des formes dans le récit biblique de la création du monde », C. Meynard et K. Thomas (dir.), *Les temps de la fulgurance, Forces et fragilités de la forme brève* (à paraître).

l'inachevé, à son dire en parole. Le concept husserlien d'« intuition catégoriale » et de « vision », ouvrant les portes à des perceptions du non sensible, rend compte de cette saisie d'un entier de temps que réalise, dans une fulgurance de pensée, la peintre, à l'ultime moment de sa vie. L'intuition catégoriale de Husserl donne accès à cette « totalité » que Modersohn-Becker saisit en pensée sans qu'elle ait besoin de la désigner – de la nommer – et à laquelle elle attribue le tout dernier prédicat, *schade*. Toutes ces opérations sont portées par des fugurances : la fulgurance de saisie – la « prise pensante » ; la fulgurance du dit délivré par la langue, permise et réalisée par l'instrument linguistique de la prédication précoce propre aux phrases impersonnelles et à leur nature imparticulière.

Françoise DAVIET-TAYLOR  
CIRPALL, EA 7457,  
Université d'Angers, SFR Confluences,  
5bis bd Lavoisier, 49045 ANGERS FRANCE